

## Dans le miroir des siècles : Holderlin et Char. Du “temps de détresse” à la présence poétique.

Franck Villain

Clara Cubeta

More than two centuries ago Holderlin began to ask himself about the origin of poetry and this question abounded arose from an already very famous quotation : “What is the use of poets in such difficult times?” This interrogation suddenly became a subject of actuality after the Second World War ; that was the occasion for many poets to ask themselves about the validity of these writings. René Char remains among them one of the most brilliant representative poets. The object of this study is to examine the ethical function –the very function of writing in Char’s and Hölderlin’s works. In fact, confronted with a society in the middle of a crisis, poetry appears to be the only way of giving significance to whatever the concept of signification meant at that time. Questioning the meaning of these two poets respectively from a historical point of view, we shall try, at a first to give a clearer definition of the concept of the period of distress, which now appears to be a period of an existential break, a rupture when a person can no longer afford to converse with his own way of being and he becomes a stranger to himself and to the world. Poetry, therefore, imposes itself as a verbal strength that may re-establish a certain contact and exchange with the outside world. The poet’s function in Hölderlin and Char, therefore, would be mediatory, an attempt to regain communication between human beings and their outer state of being.

“Wozu Dichter in dürftiger Zeit” ? “A quoi bon des poètes en un temps de manque”<sup>1</sup>, “de détresse”<sup>2</sup>, “d’ombre misérable”<sup>3</sup>? “A quoi bon” cette question en quête de traduction comme à la recherche d’un sens indicible appelant paradoxalement un besoin de réponses ? “A quoi bon” une question se baignant dans l’absence de certitude,

<sup>1</sup> “Pourquoi des poètes”, in *Chemins qui ne mènent nul part*, Heidegger, Gallimard.

<sup>2</sup> Traduction de H. A. Baatsch in *Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?*, p. 11, ouvrage collectif, Le Soleil Noir, Paris, 1978.

<sup>3</sup> Traduction de Gustave Roud in *Hölderlin, Odes, Elégies, Hymnes*, p. 103, Poésie/Gallimard, 1993.

en prise avec l'étrange, cette voix d'ailleurs comme ce "dürftig", ce mot venu d'outre-rhin, exilé mais invitant l'horizon de son sens à s'étaler devant lui, à franchir son fleuve tout en traversant le temps ? A quoi bon. . . à s'interroger. A s'interroger sur une question ancienne écrite par un poète allemand et qui résonne encore dans toute une poésie française. Voici alors deux hommes, Hölderlin et Char, deux individus séparés par l'histoire, de nature et de culture différentes mais tous deux "poète(s) de la poésie"<sup>4</sup>, tous deux à l'écoute d'un désir travaillant à concilier écriture et réalité, mystère et communion d'âme dans un temps peu enclin au dialogue. Voilà donc deux hommes appartenant à deux mondes différents mais qui placés dans le cadre du "miroir des siècles" semblent renvoyer l'image d'une même préoccupation, d'une interrogation ne cessant d'accroître l'ombre de sa justification, invitant alors les réponses à se fortifier dans le temps comme pour en apporter la véritable mesure. En effet, la poésie apparaît chez les deux hommes comme une réponse à l'absurde : là où le sens s'efface, la poésie s'inscrit et remotive une vérité par une parole qui porte le monde en sa transition.

Il s'agira alors de replacer les deux individus dans leur contexte historique respectif afin de souligner les caractéristiques de ce "dürftiger Zeit" ; temps de crise modulant ses effets d'un siècle à l'autre mais amenant les deux hommes à se retrouver tous deux Poète. Poète d'une poésie en marche dont il incombera alors de souligner la commune mesure.

### **I) D'un siècle à l'autre, un fait acquis : perte du lieu et temps de division.**

Que l'on soit dans l'Allemagne du XIX<sup>ème</sup> siècle ou dans la France du XX<sup>ème</sup>, une parenté s'établit d'emblée entre Hölderlin et Char : tous deux se sont confrontés à la réalité historique de leur temps. Si le premier s'insurge contre la petitesse d'un pays endormi, trop enclin à des idées figées et rongées, alors que la France voisine s'élance dans le renouveau amorcé par la révolution de 1789, le deuxième, lui, surréaliste à ses premières heures, chef de maquis, puis poète engagé, ne cessera de lutter contre une société fixant ses principes fondateurs dans l'effacement des valeurs authentiques.

Ainsi à Hölderlin déclarant dans sa correspondance : "On ne peut concevoir de peuple plus déchiré que les allemands [. . .] Je te le dis : il n'est rien de sacré que ce peuple n'ait profané, rabaisé au niveau d'un misérable expédient"<sup>5</sup>, répond un siècle plus

<sup>4</sup> "René Char, poète de la poésie", Lothar Klünner, in *Cahier de l'Herne René Char*, Le Livre de Poche, 1971.

<sup>5</sup> *Hölderlin, Œuvres complètes*, Gallimard, Pleiade, 1967, p. 268.

tard, un Char en proie au doute : “Les civilisations sont des graisses. L’Histoire échoue, Dieu faute de Dieu n’enjambe plus nos murs soupçonneux, l’homme feule à l’oreille de l’homme, le Temps se fourvoie, la fission est en cours. Quoi encore ?”<sup>6</sup>. Pessimisme éclairé dénonçant l’échec d’un temps historique, “éternel retour” d’un discours répétitif trouvant déjà ses mots dans la parole de Hölderlin.

“Dürftiger Zeit” et “Temps” qui “se fourvoie”, tel apparaît ainsi le premier contact des poètes avec un monde crépusculaire dont il appartient désormais de souligner les caractéristiques. Car entre “l’heure du soir”<sup>7</sup> de Hölderlin et “cette heure de tombée”<sup>8</sup> de Char, s’inscrit en homonyme un seul et même constat, une appréhension certes personnelle mais néanmoins partagée, comme prisonnière du “miroir des siècles” et renvoyant l’unique reflet d’une séparation des mondes.

Entre l’ici du présent et le là-bas du désir, entre dedans et dehors, perception et approche du réel, s’inscrit en effet un abîme, une division d’où naîtra une rupture ontologique entraînant dans son chaos l’ivresse d’un Temps ravageur invitant mots et parole à rejoindre l’effacement du Sens.

#### 1) Dans la perte du Lieu.

Si le poète allemand ressent par la perte du divin la déchirure d’une transparence entre Nature et Culture, Char soulignera également la perte d’une complicité avec le dehors, intimité stérilisée par l’idéologie et une technicité désheubante.

Ainsi, pour Hölderlin, “l’accord majestueux de la vie, ordre sublime”<sup>9</sup> n’est plus qu’un “Jour par-dessus les nuages qui croulent”<sup>10</sup>. Entre le regard de l’homme et la vision des dieux ne subsiste plus qu’une figure lointaine emportée elle-même par sa nue. Le divin ne rassemble plus l’homme et les choses, l’histoire du monde et le séjour humain. Désormais, la transparence se réduit en une enveloppe vide, froide “et morne, pareil aux ombres”<sup>11</sup> qui s’enfuit, projetant au sol un corps dans sa déchirure, dans sa “douleur, /

<sup>6</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, Gallimard, Pléiade. 1983, p. 466.

<sup>7</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, Poésie/Gallimard, 1993, p. 143.

<sup>8</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, id., p. 411.

<sup>9</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 52.

<sup>10</sup> Idem, p. 58.

<sup>11</sup> Idem, p. 54.

A être ainsi de forme double<sup>12</sup>. Chair et pensées ne s'offrent plus dans un dialogue ; et à cette heure, "l'esprit erre de haut en bas / Cherchant la paix : tel le fauve blessé dans les forêts / Où l'abritait naguère l'ombre de midi"<sup>13</sup>. Horizon et transcendance, état d'âme et paysage, n'ont plus ce sentier de l'entente car tout s'inscrit dans la distance, "tel" cette comparaison appelant "l'esprit", "fauve blesse" dans son instinct perdu, dans cette origine où nature et culture harmonisaient paradoxalement leur différence dans une plénitude voilée, ombre de midi". Ainsi apparaît l'abîme d'une conscience ayant perdu l'ancrage d'une demeure totale et surtout ouverte : nous avons rompu avec la Nature, et ce qui était naguère, à ce que l'on peut croire, un, maintenant s'est fait contradiction, souveraineté et servitude alternent de part et d'autre<sup>14</sup>. Chez Char, cette perte d'une "mémoire sylvestre"<sup>15</sup> se fera également ressentir.

En effet, pour le poète français, "les hommes d'aujourd'hui, l'instinct affaibli, perdent, tout en se gardant vivants, jusqu'à la poussière de leur nom"<sup>16</sup>. Entre dehors et dedans ne subsiste plus qu'une "cruauté profane"<sup>17</sup>, "phare aveugle"<sup>18</sup> où toute lumière se perd au rayonnement d'un monde dépouillé de ses correspondances. Le ciel ne trouve plus son reflet dans l'eau ; dans un bel arbre sans essaim<sup>19</sup>, l'aérien ne butine plus le terrestre ; le "peuplier"<sup>20</sup> demeure de bois comme un symbole figé en une échelle brisée. La nature s'affiche ainsi dans sa distance, la haie reste clôture, à l'image de ces hommes isolés, devenus étrangers à eux-mêmes, regroupés en un fanion qui déjà s'envole, s'échappe et se ruine en une terre qui ne portait pas leurs noms : depuis l'opération des totalitarismes nous ne sommes plus liés à notre moi personnel mais à un moi collectif assassin, assassiné<sup>21</sup>. L'Un dans tout ne faisant plus signe que dans un tout dans rien, un tout si vorace qu'il consommera aussi la chair qui le compose, un tout plus cancer que "miroir de l'univers"<sup>22</sup>. Ainsi, si les dieux de Hölderlin, simple "nostalgie d'enfant"<sup>23</sup> n'ont pas ici leur place, la perte du sacré comme "révélation" et "communication"<sup>24</sup>

<sup>12</sup> Idem, p. 61.

<sup>13</sup> Idem, p. 77.

<sup>14</sup> *Hölderlin Oeuvres complètes*, ibid., p. 1150.

<sup>15</sup> *René Char, Oeuvres complètes*, ibid., p. 194.

<sup>16</sup> Idem, p. 249.

<sup>17</sup> Idem, p. 353.

<sup>18</sup> Idem, p. 467.

<sup>19</sup> Idem, p. 421.

<sup>20</sup> Idem, p. 423.

<sup>21</sup> Idem, p. 579.

<sup>22</sup> Idem, p. 213.

<sup>23</sup> Idem, p. 658.

<sup>24</sup> Idem, p. 751.

impose le même constat : “Glas d’un monde trop aimé, j’entends les monstres qui piétinent une terre sans sourire”<sup>25</sup>. Du rythme martelé des bottes allemandes aux temps modernes “toujours plus machinés”<sup>26</sup>, “le râteau du jardinier”<sup>27</sup> oublie trop tôt l’essence de son manche ; les saisons et les hommes ne s’ouvrent plus en un visage partagé. Désormais relevant “d’outils sans légende”<sup>28</sup>, “toute parole vers le haut est bouche de fusée jappante”<sup>29</sup>, et déchiré entre “l’homme de l’espace” et “l’homme granité”<sup>30</sup> de Lascaux, l’être ne s’inscrit plus dans les archives de la terre.

Ainsi entre les deux poètes s’installe une plainte commune soulignant des deux côtés la perte de la Demeure. L’ici ne s’ouvre plus en une unité où dialoguerait la distance et les différences. La maison de l’être ayant disparu, l’homme, dans sa nudité, ne trouve plus l’équilibre de sa condition et est désormais absorbé par le gouffre et le vertige du Temps.

## 2) Dans l’enceinte du Temps

Désorienté par une époque où tous les repères se troublent, l’homme devient très vite l’aiguillon d’une horloge ayant perdu son rythme ; le Temps apparaîtra ainsi chez Hölderlin comme une plaie sans cesse élargissant la blessure d’un corps ayant perdu son unité. Char, plus sensible à la mémoire d’une terre croisant continuellement le souvenir de l’homme, appréhendera l’histoire comme le poids d’une durée prisonnière d’un “éternel retour”, figeant alors la parole dans la répétition des maux.

Voilà ainsi Hölderlin devenu “errant”<sup>31</sup>, condamné à l’exil dans une région mentale où mort, douleur, et amour ne déploient plus leur appartenance énergétique. Isolée, sa parole se perd bientôt dans un écho s’écriant dans l’immensité disparaissant : Où es-tu, jeune élément ! Toi si exact / A m’éveiller sur le matin, où es-tu lumière ?”<sup>32</sup>. Les dieux ont perdu le souvenir de leur nom pour une racine beaucoup plus libre, loin des hommes mais proche du “vent plaintif du nord”<sup>33</sup> ; si proche d’une nature hostile qu’en retournant

---

<sup>25</sup> Idem, p. 252.

<sup>26</sup> Idem, p. 567.

<sup>27</sup> Idem, p. 452.

<sup>28</sup> Idem, p. 445.

<sup>29</sup> Idem, p. 445.

<sup>30</sup> Idem, p. 412.

<sup>31</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, *ibid.*, p. 83.

<sup>32</sup> Idem, p. 57.

<sup>33</sup> Idem, p. 79.

vers elle, ils adoptent “ivres de fureur, ses chevaux gigantesques”<sup>34</sup>. Démesure emportant alors toute parole dans l’illusion du vertige ; l’être décline en la perte d’un soleil ne trouvant plus reflet que dans l’ombre d’une Nuit. Obscurité s’étirant “à la limite extrême du déchirement, (où) il ne reste plus rien que les conditions du temps et de l’espace”<sup>35</sup> : tout s’inscrit dans une trace qui disparaît. La mort de nouveau se dérobe dans l’énigmatique, s’offre en “apparition, farouche, ne pouvant épargner les hommes”<sup>36</sup> d’une remise en cause fatale : notre journée humaine, ah, que ses bornes sont étroites ! / Tu vis, tu vois, tu t’étonnes, - le soir est là. Dors maintenant aux lointains infinis où les années / Des nations passent et disparaissent.”<sup>37</sup>. Il n’y a plus que passage, évanescence, perte du corps comme ce sujet, simple projection sensible appelée dans son effacement à devenir ce “tu”, cette présence fantomatique, déjà happée par l’horizon qui s’échappe. Mais dans cette fuite, c’est tout un partage qui se replie sur lui-même, l’homme devenant l’étranger de son voisin, se liant les mains aux “chaînes / D’un geste défini, au milieu du tonnant atelier, n’entend(ant plus) / Que son propre travail”<sup>38</sup>. L’amour d’une beauté conciliante n’est plus transmis et “sans cette religion, l’Etat n’est” plus “qu’un squelette privé d’âme et de vie, la pensée et l’action d’un arbre écimé, une colonne tronquée”<sup>39</sup> où le sens a la valeur morte d’un sentiment isolé. En proie au monologue, les hommes s’endorment dans l’envoûtement de leur geste ; hypnose qui apparaîtra également aux yeux de Char, comme “la supercherie qui relate la fatigue du siècle”<sup>40</sup>.

En effet, des combats du maquis à la lutte éthique du *Nu Perdu*, vingt années s’enchaînent au lit d’une même saison : “l’inextinguible sécheresse s’écoule. L’homme est” toujours “un étranger pour l’aurore”<sup>41</sup>. Les heures qui se succèdent inscrivent au cercle d’une horloge “une imagination toute ronde”<sup>42</sup>. Ainsi au “MIRAGE DES AIGUILLES”<sup>43</sup>, paysage, histoire et progrès ne se rencontrent que dans l’illusion d’une hauteur jamais conquise. S’il y a transparence, il n’y a que neige et chaleur froide, inaccessible car gelée sur place. L’ici du monde s’embourbe au poids d’une période dépouillée, temps d’hiver, n’existant

<sup>34</sup> Idem, p. 52.

<sup>35</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 958.

<sup>36</sup> Idem, p. 960.

<sup>37</sup> Hölderlin, *Odes, Élégies, Hymnes*, ibid., p. 39.

<sup>38</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 828.

<sup>39</sup> Idem, p. 201.

<sup>40</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 209.

<sup>41</sup> Idem, p. 258.

<sup>42</sup> Idem, p. 131.

<sup>43</sup> Idem, p. 424.

plus qu'en symbole stérile, plaquant au sol d'un "âge cassant"<sup>44</sup> une parole n'existant plus que dans sa répétition. "Le temps n'est point votif", rabaissant ainsi l'histoire à "la longue succession d'un même vocable"<sup>45</sup>. Ainsi, si dans *Feuillets d'Hypnos*, Char déclarait : "il neige sur le maquis et c'est contre nous chasse perpétuelle"<sup>46</sup>, le même constat amer se renouvellera plus tard dans un Luberon moderne : "L'hiver se plaisait en Provence"<sup>47</sup>. S'enchaînant ainsi au rythme d'une seule saison, la parole se perd "en la marque d'une fatalité maligne"<sup>48</sup>, réduisant toute appréhension du monde en la représentation figée d'une terre devenue immobile, prisonnière de son "cycle de fatigue"<sup>49</sup>. Ainsi, par ce "Temps travesti en chambre à miroirs"<sup>50</sup>, les mots se succèdent prisonniers d'un même sommeil, ici "Sept parcelles de Luberon"<sup>51</sup> et là-bas "sept saisis par l'hiver"<sup>52</sup>, d'un recueil à un autre toujours un seul écho comme pour répondre à ces "nuits de glaciation qui s'étendent"<sup>53</sup>, frimas d'une conscience où vérité et langage ne se rencontrent plus que dans l'indifférence d'une dépossession, d'une perte du sens entraînant toute parole dans l'abîme de sa vacuité.

### 3) Dans la fuite du Sens.

En effet, Hölderlin ressentira son époque comme l'épreuve d'un manque où pensée et langage ne se rencontrent plus au travers d'une parole fondatrice ; là où les dieux s'éloignent, les mots font défaut et se dérobent dans l'insignifiant ; insignifiance qui s'imposera également dans la voix d'un René Char, menacée par l'illusion, la rêverie et l'abstraction.

Par le retrait du divin, l'homme et le monde ne relèvent plus du carrefour d'une floraison ; la communion n'a plus pied et tout devient l'étranger de l'autre. La feuille tombée ne renvoie plus à l'arbre, l'écriture n'est plus de plume, et "maintenant la maison m'est un désert, [. . .] avec elle c'est moi que j'ai perdu / C'est pourquoi j'erre ainsi, et

---

<sup>44</sup> Idem, p. 765.

<sup>45</sup> Idem, p. 426.

<sup>46</sup> Idem, p. 180.

<sup>47</sup> Idem, p. 422.

<sup>48</sup> Idem, p. 644.

<sup>49</sup> Idem, p. 164.

<sup>50</sup> Idem, p. 539.

<sup>51</sup> Idem, p. 421.

<sup>52</sup> Idem, p. 533.

<sup>53</sup> Idem, p. 581.

sans doute devrai-je vivre / Telle une ombre, et plus rien pour moi n'a plus de sens"<sup>54</sup>. Car dans ce repli désolant, dans ce "désert", les mots viennent à se dessécher, "le langage (devenant) chose superflue"<sup>55</sup>. Ainsi, Hypérion éprouvera la rancœur d'une invocation ne trouvant plus son sol : et comment des mots auraient-ils soif de mon âme ? Des mots, j'en trouverai partout ; partout des nuages, Héra nulle part. Je les hais comme la mort, ces misérables compromis de quelque chose et de rien"<sup>56</sup>. Dans ce monde qui s'écartèle, le mot n'a plus son poids ; à la perte des fondements métaphysiques répond l'effritement du signe. Le Lâ-Haut s'éloigne et le langage le suit, devient "nuages", rêverie d'un sens ayant le voile des dieux et surtout leur absence : nommerai-je le Haut ? Un dieu n'aime pas l'inconvenant. / Pour le saisir notre joie presque est trop petite. / Souvent il faut nous taire. Il manque les noms sacrés. Les cœurs battent, et le discours ferait défaut ?"<sup>57</sup>. Au corps qui s'écoute vivre ne répond plus le battement d'une parole devenue muette ; l'ici n'a plus ses mots, la pensée s'en détache, attirée par l'au-delà nostalgique d'un âge d'or, d'une Grèce mythique désormais présente dans son ultime effacement : seul un grec pouvait inventer la grande parole d'Héraclite -l'Un distinct en soi-même, car elle dit l'essence de la beauté, et avant qu'elle fut inventée, il n'y avait pas de philosophie"<sup>58</sup>.

Idée et sensibilité, culture et nature n'ont plus du mystère de leur ascendance que le voile déchiré d'une filiation oubliée ; chaque mot résonne dans son abîme, portant l'écho d'une vacuité que l'on retrouvera un siècle plus tard dans les propos d'un René Char : "O mots trop apathiques, ou si lâchement liés ! Osselets qui accourez dans la main du tricheur bienséant, je vous dénonce"<sup>59</sup>. Entre ce qui a été écrit et ce qui s'annonce, la voix ne trouve plus la fraîcheur d'une parole, mais le ronflement d'une langue, bouche héritée d'une figure morte, dépouillant ainsi tout langage de l'en-avant du sens.

En effet, "tels des loups ennoblis / Par leur disparition"<sup>60</sup>, le monde s'assombrit d'une chape d'illusions, "masse éclairée lunairement"<sup>61</sup>. "Du rêve gris au commerce avec rien"<sup>62</sup>, l'imagination se calfeutre sous des "remparts d'utopie"<sup>63</sup>, ne cherchant plus l'ici

<sup>54</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 79.

<sup>55</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 235.

<sup>56</sup> Idem, p. 113.

<sup>57</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 111.

<sup>58</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 203.

<sup>59</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 766.

<sup>60</sup> Idem, p. 432.

<sup>61</sup> Idem, p. 534.

<sup>62</sup> Idem, p. 426.

<sup>63</sup> Idem, p. 588.

d'une terre mais son reflet perdu "aux portes d'Aerea"<sup>64</sup>, "ville que le poète a localisée modestement en amont de sa page"<sup>65</sup>, ville plus inscrite dans un livre que présente dans ses pierres. Car la demeure n'est plus que rêve, le paysage, "plaie chimérique"<sup>66</sup>, appréhension sensible relevant d'un champ de vue trop personnel, n'offrant plus que vallée étroite et gorge serrée où toute une parole s'appauvrit au raclement d'une abstraction galopante : "le coeur d'eau noire du soleil a pris la place du soleil, à pris la place de mon coeur"<sup>67</sup>. Plus de lumière réelle, plus de sentiment vécu, mais une fantaisie obscure se voulant éclairante, "coeur d'eau noire du soleil", lyrisme fabriqué en voûtant les mots, les rattachant en une structure syntaxique solide, emprisonnant ainsi la langue en un corps replié sur lui-même. Le monde n'est plus dialogue, la parole n'est plus échange mais tension d'un corps ayant perdu ses articulations comme cette phrase portant en ces extrémités ce "coeur", ce même mot ne battant plus désormais que dans sa déchirure ; déraciné de son référent, le mot prend figure d'errance, plongé dans un abîme où les valeurs trouvent leur poids dans la légèreté du vide. Le langage n'a plus pied, la voix ne porte plus visage, la parole s'enlise au monologue d'un désert conceptuel, se livre à l'idéal cimenté d'une bonne conscience stérile, séparant fatalement mots et action, parole et réalité : "combien sont épris de l'humanité et non de l'homme !"<sup>68</sup>.

"Dürftiger Zeit" ou "temps (qui) se fourvoie" conduisent ainsi Hölderlin et Char à se placer dans une époque n'ayant plus souci du Tout. L'harmonie d'une sagesse antique prenant désormais la forme d'un isolement progressif, tout rapport à l'Autre se reflète en la vitre teintée d'une Nuit. Voilà ainsi, deux hommes, séparés historiquement, placés dans leur solitude mais trouvant néanmoins l'appui d'une commune parole ; car là où les distances les séparent de corps, se dresse une voix où tous deux se trouvent, se retrouvent et se joignent en poète. Au temps qui s'écoule répond en effet une fluidité poétique, une communauté n'ayant des rides que les traits qui réunissent. Ainsi Char, évoquant la poésie de Rimbaud, ne pourra que rappeler en parallèle les mots de Hölderlin : Les poètes [. . .] se révèlent au début ou à la fin d'une ère"<sup>69</sup>. Quand le vieux n'est pas tout à fait mort et quand le neuf n'est pas tout à fait né ; quand le crépuscule ne trouve plus son sens, divisé entre déclin ou matin, la poésie surgit afin de remotiver une parole ayant

---

<sup>64</sup> Idem, p. 425.

<sup>65</sup> Idem, p. 1255.

<sup>66</sup> Idem, p. 423.

<sup>67</sup> Idem, p. 138.

<sup>68</sup> Idem, p. 578.

<sup>69</sup> Idem, p. 732.

perdu l'axe d'une signification cohérente. "Dürftiger Zeit" et "temps (qui) se fourvoie" s'épousent alors dans leur différence, trouvant dans l'avènement poétique l'éclat d'une seule et même durée.

## II D'un siècle à l'autre, une poésie en marche.

Ainsi, c'est dans une période de crise que la poésie justifie sa fonction. Qu'ils s'appellent Hölderlin ou Char, tous deux s'entendent à se considérer comme médiateurs ; "Ange du jour"<sup>70</sup> chez l'un ou "passeur de justice"<sup>71</sup> chez l'autre, tous deux s'inscrivent dans une poésie s'établissant comme éthique ; éthique travaillant alors à contrebalancer le vide ontologique au travers d'une écriture s'affirmant comme pont d'horizons.

### 1) Le poète comme médiateur

Pour combler l'éloignement du divin, Hölderlin place la voix du poète dans le dialogue avec les dieux ; les poètes "pareils aux saints prêtres du dieu des vignes"<sup>72</sup>, assignent à leur parole une mission religieuse fondatrice. Il ne s'agit plus de dire la perte du sacré mais de joindre les mots d'ici à une célébration de l'unité. Ainsi, "confié au soin, au culte seul des poètes ! / Nous sommes, nous, voués au service du Très-Haut, / Aux chants toujours nouveaux qui le révèlent, / Plus proche et familier au cœur"<sup>73</sup>. Amour du dieu et sentiments humains trouvent désormais corps par l'entremise du poète, "chantre du peuple"<sup>74</sup>. Il n'y a plus de rupture, l'axe est rétabli dans une quotidienneté ouvrant ainsi le poème à la prière du soir, au vœu du lendemain, à une parole de chair vivifiant "l'hymne [. . .] sur les lèvres humaines"<sup>75</sup>. Entre dehors et dedans, de la voix du poète aux murmures du monde, tout devient souffle, parole, et écho, "un tout vivant et profond aux mille articulations"<sup>76</sup>. Articulations étendant alors ses membres à l'infini, quitte à franchir les frontières et se retrouver par exemple dans les propos d'un René Char : terre mouvante, horrible, exquise et condition humaine hétérogène se saisissent et se qualifient mutuellement. La poésie se tire de la somme exaltée de leur moire"<sup>77</sup>.

<sup>70</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, *ibid.*, p. 51.

<sup>71</sup> *Idem*, p. 168.

<sup>72</sup> *Idem*, p. 103.

<sup>73</sup> *Idem*, p. 51.

<sup>74</sup> *Idem*, p. 67.

<sup>75</sup> *Idem*.

<sup>76</sup> Hölderlin *Oeuvres complètes*, *ibid.*, p. 692.

<sup>77</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, *ibid.*, p. 162.

Voilà donc “le poète intègre”<sup>78</sup>, miroir du vivre, travaillant à recevoir le monde dans sa diversité, “la quantité de fragments me déchire”. Voilà ainsi un corps saisit par l'éclatement du “trésor éparpillé”<sup>79</sup>, ouvrant ses yeux dans le vertige d'un phare mais conduisant sa lumière à la réalité d'un ici : la vitalité du poète n'est pas une vitalité de l'au-delà mais un point diamanté actuel de présences transcendantes et d'orages pèlerins”<sup>80</sup>. L'esprit capté par la hauteur du ciel garde néanmoins les pieds sur terre ; imagination et instinct s'ouvrent ainsi au dialogue, à “l'aromate (du) monde profond”<sup>81</sup>, où “avant de se pulvériser, toute chose se prépare et rencontre nos sens”<sup>82</sup>. Le poète en recevant le monde obtient la forme de sa totalité ; corps et sensibilité s'ouvrent au bonheur, à ce “bien-être d'avoir entrevu scintiller la matière-émotion instantanément reine”<sup>83</sup>. Mais le poète, médiateur du vivre, “conservateur des infinis visages du vivant”<sup>84</sup>, ne trouve néanmoins sa réalité qu'au travers de la figure de l'Autre, “le dessein de la poésie étant de nous rendre souverains en nous impersonnalisant”<sup>85</sup>. Il n'y a donc pas de poète sans une communauté, de “je” sans “nous”, un “nous” si ouvert qu'il recouvre dans son vêtement écriture et humanité, “le poème est toujours marié à quelqu'un”<sup>86</sup>. La poésie n'est donc pas l'affaire d'un là-bas préoccupé à atteindre l'infini d'une évasion mais le projet d'un homme se voulant poète et travaillant à conduire ce “mystère qui intronise” à la parole familière de l'échange : “Femme, nous baisons le temps fou sur sa bouche, où côte à côte avec le grillon zénithal, elle chante la nuit de l'hiver dans la pauvre boulangerie, sous la mie d'un pain de lumière”<sup>87</sup>. Poésie qu'on embrasse comme une “femme”, qu'on saisit au coin d'une rue, qu'on ressent dans sa proximité et qui donne le “pain” du repas chaleureux quand le crépuscule a le silence du froid.

Au travers du poète-médiateur, la figure de l'écrivain isolé s'est brisée et invite l'écriture et le vivre à s'ouvrir en un corps unique, en cette veine où parole et éthique coulent d'une même encre rouge.

---

<sup>78</sup> Idem, p. 163.

<sup>79</sup> Idem, p. 198.

<sup>80</sup> Idem, p. 164.

<sup>81</sup> Idem, p. 528.

<sup>82</sup> Idem, p. 578.

<sup>83</sup> Idem, p. 62.

<sup>84</sup> Idem, p. 195.

<sup>85</sup> Idem, p. 359.

<sup>86</sup> Idem, p. 159.

<sup>87</sup> Idem, p. 163.

## 2) La poésie comme éthique.

En effet, la poésie n'apparaît pas comme "une compétition" esthétique, comme le défi usé d'un simple "genre littéraire"<sup>88</sup> ; s'il y a forme, et exigence de forme, elle ne prend tournure que dans le visage du vivant, lorsque encre et sang imprègnent un même tissu. "La poésie ne rythmera plus l'action ; elle sera en avant" disait Rimbaud. Voyance et savoir lire, écrire et prendre pied sur une page, progresser aux marches "des livres qui font signe à la vie"<sup>89</sup>, s'ouvrir et respirer dans les mots ; tant de verbes qui se chevauchent exhortant un sujet à les saisir, à les recouvrir de son ombre car "poétiquement toujours, / Sur terre habite l'homme"<sup>90</sup>. Des lignes qui s'inscrivent à celles qui marquent une main, tout un trajet se dessine au trait continu d'un seul dessein ; la poésie ne se perd pas dans la fuite de son reflet mais s'évanouit dans l'horizon du monde, dans cette maison "à la fois demeure pour le souffle et la méditation"<sup>91</sup>. Que l'on soit Hölderlin ou Char, l'écriture comble ainsi le vide de l'époque qui les porte. Vivifiée d'une éthique, elle se dresse alors comme la parole qui fonde ce qui s'efface, appelant dans l'instant qui s'écoule l'essence même des choses à s'ouvrir à leur éveil et à un temps dynamique.

### a) Dans le coeur des choses

En Allemagne, si tous les dieux ont fui, une parole s'élève encore comme chant ; le temple est vide mais cette voix se veut pleine comme une pierre d'édifice, "les poètes seuls fondent ce qui demeure"<sup>92</sup>. Face à la perte du divin, il ne s'agit donc pas de relever l'absence, d'écouter le manque qui découvre le gouffre mais de fermer l'abîme en apportant le sens, "le devenir dans le périssable"<sup>93</sup>. Au temps qui creuse répond ainsi une parole qui sème ; il n'y a pas de tombe, "c'est chose à peine permise, un risque / Fatal, que d'éveiller les morts"<sup>94</sup> ; la poésie échappe au vide ou plutôt le traverse à l'image de cette voix qui pourrait n'appartenir à personne tant son écho poursuit les siècles : "à chaque effondrement des preuves le poète répond par une salve d'avenir"<sup>95</sup>. Ce n'est plus

<sup>88</sup> Idem, p. 731.

<sup>89</sup> Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète*, Champ Vallon, 1995, p. 16

<sup>90</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 939.

<sup>91</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 731.

<sup>92</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 176.

<sup>93</sup> Hölderlin, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 651.

<sup>94</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 138.

<sup>95</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 167.

l'Allemagne mais c'est la France ; ce n'est plus Hölderlin mais Char ; et c'est surtout cette volonté qui s'affirme, cette "poésie (qui) domine l'absurde"<sup>96</sup> et qui par "son toucher particulier transforme toute chose en laines prolongées"<sup>97</sup>. Ainsi si le deuil porte un voile, il n'a de l'ombre que l'indicible, le non perceptible qui surgira bientôt, le poète étant aux aguets "pour scruter leur nature et les comprendre"<sup>98</sup>.

Ainsi, "c'est nous, sur l'injonction sainte, qui te nommons, nous te / Nommons Nature ! et de toi tout ce qui dut aux dieux naissance / Comme d'un bain surgit dans sa neuve fraîcheur"<sup>99</sup>. Voilà donc le "nous" des poètes, ce "nous" dont la parole révèle et fait advenir le monde, monde saisi dans son mystère total, dans sa communauté sensible et conduisant le langage vers "la connaissance productive du Réel"<sup>100</sup>. La fuite du sacré chez Hölderlin n'apparaît plus alors que dans l'effacement provisoire d'une présence ne trouvant plus le sol de ses mots, "mais maintenant voici le Jour ! [. . .] et ce que je vis, que le sacré soit ma parole ! / Car elle, elle-même, plus ancienne que le temps, / Et au-dessus des dieux du soir et de l'Orient, / La nature maintenant s'est éveillée avec tumulte" (P. 833). Si Hölderlin exulte par ses mots l'instance divine du dehors, Char structure sa perception afin d'établir "la forme d'une présence entièrement satisfaisante. C'est alors l'inextinguible réel incréé" (Pl. 155). La poésie s'impose ainsi comme éveil, instauration d'un nouveau lieu, d'un nouvel espace accueillant la rencontre possible d'une totalité réinvestie.

#### b) La poésie comme éveil

Au poète-médiateur s'aligne en effet une poésie d'ouverture, d'affranchissement des frontières, appelant à l'entente dans la naissance, invitant l'avenir à "réveiller / Ceux qui dorment encore" (Ga. 51). Car comme le dit Char, "le poète (est) grand commenceur", "pour être celui non qui édifie mais qui inspire" (Pl. 1256). Préférant l'aube au midi du pendu, il assume "le transport des choses en leur vérité native"<sup>101</sup>. La patrie pour Hölderlin, le "Vater-Land" sera donc ce "Pays-Père" partagé entre Origine et présent, traversé par ce lien, ce turet où Nature et Culture se vivifient dans leur rayonnement. Plus horizon que terre des ancêtres, le lieu ne se repliera pas sur lui-même, la tombe est à ciel

<sup>96</sup> Idem, p. 608.

<sup>97</sup> Idem, p. 163.

<sup>98</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 172.

<sup>99</sup> Idem, p. 120.

<sup>100</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 611.

<sup>101</sup> Roger Munier, "Du Commencement", in *Cahier de l'Herne René Char*, Le Livre de Poche, 1971.

ouvert, la mort appel d'air et d'inspiration comme cette parole "fleur qui jaillit des lèvres"<sup>102</sup>, image dans le reflet du monde, pétales de mots s'ouvrant aux couleurs du dehors, aux parfums du vent, en l'éclat éphémère d'une saison à reconduire. Au temps qui s'écoule répond ainsi une parole qui renouvelle, qui saisit le frémissement des choses dans le commencement du jour, "car le mot non seulement désigne, mais représente, impose immédiatement une ou plusieurs figures. [. . .] Le mot donne une représentation tandis qu'une sorte de décor se creuse autour de lui"<sup>103</sup>. Pour Hölderlin et Char, le poème est inaugural, vol d'alouette sur une terre présente, inscription d'une trace appelant l'imagination à s'éveiller sur l'inconnu du monde. Ainsi, "le poète recommande : "Penchez-vous, penchez-vous davantage"<sup>104</sup>, écoutez ce Mystère n'apparaissant alors que dans sa fulgurance, cet instant poétique, éclat révélateur, atemporel, éclair d'un dialogue retrouvé, symbole que les deux poètes partageront : "si nous habitons un éclair, il est le coeur de l'éternel"<sup>105</sup>, éternel ne vivant pas alors dans sa répétition mais dans sa marche toujours à conquérir, dans ce chemin ouvrant au "voyage de l'énergie de l'univers"<sup>106</sup>.

### c) le poème comme dynamique

En effet, si Hölderlin, après un long parcours, adopte l'en-avant pour retrouver la présence du divin : "afin que volant sur les eaux / Mon esprit [. . .] comprenne la langue des dieux : / Le mouvement, le devenir !"<sup>107</sup>, Char fera de l'écriture le jeu d'une chasse perpétuelle : "le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir"<sup>108</sup>. Du côté du voeu mais "soucieux de la mesure"<sup>109</sup>, le poète inscrit ainsi la distance tout en invitant à la proximité. "Le feu céleste jamais / Ne supporte d'être captif"<sup>110</sup> car "supprimer l'éloignement tue. Les dieux ne meurent que d'être parmi nous"<sup>111</sup>. De l'un à l'autre des poètes, la parole s'enchaîne comme issue d'une seule voix, d'une seule phrase relevant de cette "lyre (qui) accorde à chaque heure le ton"<sup>112</sup>. Dialectisme où l'ici et le là-bas, le présent et le passé, l'obstacle et la marche s'inscrivent dans leur tension tout en s'ouvrant

<sup>102</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 141.

<sup>103</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 829.

<sup>104</sup> Idem, p. 167.

<sup>105</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 266.

<sup>106</sup> Idem, p. 138.

<sup>107</sup> Hölderlin *Oeuvres complètes*, ibid., p. 830.

<sup>108</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 162.

<sup>109</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 124.

<sup>110</sup> Hölderlin *Oeuvres complètes*, ibid., p. 893.

<sup>111</sup> René Char, *Oeuvres complètes*, ibid., p. 767.

<sup>112</sup> Hölderlin, *Odes, Elégies, Hymnes*, ibid., p. 111.

en un désaccord harmonique, convertissant ainsi la déchirure qui sépare en un flux qui dynamise : choses passées, choses futures au chanteur sont sacrées, / Et dans l'automne, nous nous concilions les ombres"<sup>113</sup>.

“Wozu Dichter in dürftiger Zeit ?” trouve ici ses réponses : au temps historique qui s'épuise se lie l'obscurité d'un chant reconduisant la nuit en une nouvelle lumière. Là où se dresse l'abîme, la poésie surgit et assume dans l'ombre de sa modestie ce petit gué parfois aperçu et immédiatement franchi. Mais entre les deux poètes s'établit néanmoins une différence d'approche, là où Hölderlin écoute le silence des dieux, Char s'établit dans la parole du vent ; au là-haut céleste s'oppose ainsi l'ici d'une terre, différence d'appréhension que l'on tentera de souligner au travers d'une prochaine étude.

---

<sup>113</sup> Idem, p. 93.